

Présence au monde

Tant de chance fait peur.

Adolfo Bioy Casares, *L'Invention de Morel*,

traduit de l'argentin par Armand Pierhal

J'avais vingt-deux ans en 1976 quand je découvris *L'Invention de Morel*, dans la collection de poche 10-18 où le portrait photographique de l'auteur se détachait en noir et blanc sur fond vert. Le petit livre à peine refermé, j'éprouvai déjà une nostalgie : je ne lirais jamais plus ce texte pour la première fois. Le déroulement du récit m'avait captivé, la surprise de sa résolution, subjugué. Demeuraient de multiples interrogations qui peuvent se résumer en une seule : avais-je bien lu ce que j'avais lu ? Si le mystère de l'invention de Morel en tant que machine était résolu, celui de l'invention de *L'Invention de Morel* par Adolfo Bioy Casares se posait entier... Sa nouvelle même était une machine, une mécanique magistralement conçue et mise en œuvre pour hanter longtemps les lecteurs, leur ouvrir un abîme de réflexion sur le réel et sa perception. Je la relus aussitôt. J'étais en quelque sorte contaminé et condamné à en reprendre. Ce à quoi invitait aussi la fameuse (et un peu condescendante) préface de Borges.

Depuis ces lointaines années, en plus du plaisir « gratuit » de la relecture, deux circonstances particulières m'ont amené à me replonger dans ce livre.

Au milieu des années quatre-vingt-dix, je m'étais rendu en famille au parc du Futuroscope. L'une des attractions consistait en la projection du film *Les Ailes du courage*, réalisé en 3D par Jean-Jacques Annaud. Il s'agit d'une fiction d'une quarantaine de minutes évoquant l'accident de

Guillaumet, l'un des pilotes de l'Aéropostale, et des quelques jours où il lutta pour sa survie dans la Cordillère des Andes, avant d'être sauvé.

Les effets de relief appliqués à la haute montagne (si j'ose dire !), les plongées vertigineuses du biplan et les scènes de marche dans la neige ne me captivèrent pas autant que je l'aurais voulu, mais une séquence tournée en intérieur me bouleversa. Dans l'illusion de proximité et de réel permise par la 3D, et sans doute aussi à cause de l'aspect suranné de la reconstitution historique, j'éprouvai tout à coup un désarroi comparable à celui du narrateur de *L'Invention de Morel*, la sensation fascinante et pénible de tenir à portée de main, à portée de voix, ces gens à la mode des années trente qui s'animaient dans leur quotidien, partageaient un repas, échangeaient des regards, des propos, des sourires ; j'étais en leur compagnie sans exister pour eux ; j'étais le fantôme de ces fantômes, en écho à la nouvelle de Bioy Casares qui plus que jamais illustre pour moi une impuissance à communiquer, un déficit de présence au monde.

Une chose me troubla dans la projection des *Ailes du courage* : ces hommes et cette femme (je n'ai gardé la mémoire que d'un unique personnage féminin) paraissaient ne pas habiter pleinement leur espace.

Il se trouva qu'un de mes oncles mourut quelque temps plus tard. Devant son cercueil, je ressentis une impression semblable : le défunt paraissait plus petit que de son vivant. Non pas qu'il eût l'air perdu dans cette boîte dont on s'apprêtait à refermer le couvercle ; au contraire, il avait tout juste assez de place et ne pourrait jamais se retourner, là-dedans, ce n'était pas prévu pour... La vérité est qu'il lui manquait une dimension, comme à l'épouse de Guillaumet ou à Saint-Exupéry (je veux dire aux images des acteurs les incarnant dans *Les Ailes du courage*), une dimension que ni l'illusion de la 3D, ni la réalité d'un funérarium n'étaient capables de restituer. Une dimension qui serait, au fond, celle de l'âme, je me le formulai ainsi, bien que n'étant pas croyant.

La question pouvait s'appliquer aux êtres enregistrés de *L'Invention de Morel* : éprouvaient-ils des affects, ou n'étaient-ils « agis » que par la répétition mécanique de leur séquence commune de vie ? Je retournai au livre. Le narrateur à la toute fin du récit semble retenir les deux options à la fois : *Mon âme n'est pas encore passée dans l'image* ; et un peu plus loin : *À celui qui se fondant sur ce rapport inventera une machine capable de rassembler les présences désagrégées (...) qu'il me fasse entrer dans le ciel de la conscience de Faustine*. Ce que je perçois comme un degré supplémentaire dans le déficit de présence au monde : la machine de Morel capterait les âmes, les consciences, mais sans leur permettre de communiquer.

Une seconde circonstance particulière, une quinzaine d'années plus tard, m'a ramené à *L'Invention*. À la fin du mois de mai 2011, suite à une intervention chirurgicale, une complication m'a laissé entre la vie et la mort. On a dû me placer dans le coma pendant près de trois semaines. Les doses massives de sédatifs et d'opiacés ont provoqué, lors de mon réveil progressif, quantités de rêveries hallucinées dont certaines remontent sans doute à ces moments où les médecins, voulant me préserver d'un éventuel effet d'addiction, tentaient de me réveiller mais devaient se résoudre à me réexpédier dans les limbes parce que mon corps luttait contre le respirateur artificiel.

Si je reste dans l'incapacité d'ordonner chronologiquement ces rêveries, je puis en détacher quelques-unes, assez spécifiques, dont j'ai la conviction, à tort ou à raison, qu'elles sont les plus archaïques, si je puis dire, constituant la préhistoire ou la protohistoire de mes incertains réveils. Le point commun à ces rêveries (je continue de les appeler ainsi faute d'un meilleur terme) est qu'elles ne véhiculaient aucun affect : pas de bien ni de mal, de contentement ni de souffrance ; je m'y revois comme un observateur non impliqué, ne communiquant avec personne, dans une

sorte d'absolu présent. Sans doute étaient-elles induites par mes proches qui me parlaient, me tenaient la main, me donnaient des nouvelles des uns et des autres.

Aussi toute une foule de parents et d'amis peuplaient-ils mes songes. Ils y évoluaient silencieux ou volubiles, souriants ou graves, déjeunant, bavardant, faisant de la musique, sans que je sois jamais associé à leurs actions ni à leurs propos. Je me tenais à l'écart, dans la pénombre, derrière une cloison, au pied d'un escalier, sans que cet élément commun à tous ces scénarios (l'isolement) me soit pénible ou agréable, et sans, non plus, qu'il ait de justification dans la logique interne de ces rêveries ni de nécessité d'en avoir une... Les choses étaient ainsi : j'étais là sans y être, ce qui constituait en somme (!) la métaphore exacte de mon état, pris dans une invention non répertoriée où ma femme et mes fils ont su m'atteindre pour m'aider à revenir du côté de la vie.

Peu à peu, le réel a repris ses droits et ses devoirs. La conscience m'est suffisamment revenue pour que le médecin-chef du service juge adapté de me dire : « Voici ce qui vous est arrivé... » J'ai mis quelque temps à *réaliser*.

Les mois ont passé. Je me suis souvent interrogé sur ce moment de ma vie, de ma survie devrais-je dire, mais je ne crois pas avoir une seule fois pensé, malgré l'évidence, à *L'Invention de Morel*. Et puis *Lettres du monde* m'a proposé d'écrire « un texte qui évoquerait les rapports, les liens, les dialogues que [j'] entretiens, en tant que lecteur et en tant qu'écrivain (...) avec un ou des textes en particulier ». Sans que j'établisse encore le moindre lien avec les rêveries de mon coma, l'idée m'est venue d'évoquer la nouvelle de Bioy Casares relativement à cette question de la présence au monde qui m'a toujours obsédé. Je me suis replongé dans *L'Invention* et y ai trouvé comme une ironie.

Hoy, en esta isla, ha ocurrido un milagro. El verano se adelantó. Puse la cama cerca de la pileta de natación y estuve bañándome, hasta muy tarde. Era imposible dormir...

Guy Jimenes